

# FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE

Saint-Louis de Grenade

1° GRANDEUR DES MÉRITES, DES TRAVAUX ET DE LA GLOIRE DE LA  
SAINTE VIERGE, 2° CE QUE NOUS AVONS A FAIRE POUR PARTAGER  
SA GLOIRE.

*Maria optimam partem elegit, quae non auferetur ab ea.*  
Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.

Luc. X, 4.

---



C'est en ce jour, mes très-chers frères, que la bienheureuse vierge Marie est passée de cette vallée de larmes dans les demeures célestes où elle règnera éternellement. C'est en ce jour qu'elle a échangé l'exil contre la patrie, la mort contre la vie, la tristesse contre la joie, les travaux et les larmes contre l'éternelle félicité. C'est en ce jour que, entourée du cortège des saintes âmes et des chœurs des anges, elle a été conduite au milieu des acclamations et de l'allégresse de toute la céleste cour dans l'appartement royal que son Epoux lui avait destiné de toute éternité. Si les esprits célestes accompagnèrent de leurs hymnes les corps de saint Martin et d'un grand nombre d'autres saints jusqu'au lieu de leur sépulture, que ne durent-ils pas faire pour celle qui était digne d'une gloire beaucoup plus grande? Nous lisons dans le livre des Rois, que David conduisit l'arche du Seigneur à l'endroit qu'il lui avait préparé, au chant des hymnes et des cantiques, au milieu d'une grande multitude qui poussait des cris de joie (II Reg. VI). Quelle allégresse, quels chants de louange les anges ne durent-ils pas faire éclater en ce jour où l'arche véritable, dans laquelle le Fils de Dieu a reposé pendant neuf mois, fut conduite par ce même Fils dans le ciel? Sur la terre, Marie avait préparé dans son corps et dans son âme une demeure digne de Celui qu'elle devait y recevoir; de quelle récompense donc ce divin hôte ne dut-il pas payer, en ce jour, la pieuse hospitalité dont il avait été l'objet? Voilà qui vous explique, chrétiens, pourquoi l'Eglise nous fait lire dans cette solennité l'évangile qui nous représente Jésus recevant l'hospitalité chez Marthe et Marie, ces deux sœurs dont l'une nourrissait le corps du Sauveur en lui fournissant les aliments dont il avait besoin, et l'autre nourrissait son âme en écoutant ses paroles. Son intention est de nous faire considérer, dans cette hospitalité des sœurs de Lazare, l'office que la très-sainte Vierge exerça envers le Fils de Dieu. Non-seulement elle le conçut dans son sein et le revêtit de la chair de notre humanité, mais elle l'assista pendant tout le cours de sa vie et jusqu'à sa mort sur la croix. Nous pouvons, d'après la dignité de ces fonctions, estimer la grandeur de la récompense que la Mère de Dieu a reçue en ce jour de son Fils. Telle est la matière que je me propose de traiter aujourd'hui. Auparavant implorons humblement l'assistance du ciel par l'intercession de cette très-sainte Vierge. *Ave Maria.*

## **DIVISION**

Pour répondre à ce que la solennité que nous célébrons demande de nous, nous avons d'abord à vous exposer la grandeur de la gloire à laquelle Marie est élevée en ce jour, et ensuite à vous montrer le chemin par où nous pouvons nous-mêmes y arriver. De ces deux considérations, l'une se rapporte à la gloire de la sainte Vierge, l'autre à notre salut.

C'est en vain, en effet, que nous exalterions la gloire de Marie, si, par notre faute, nous nous mettions hors d'état de la partager.



Pour comprendre la grandeur de la gloire que la bienheureuse Vierge a reçue en ce jour de son divin Fils, il faut examiner la grandeur de ses mérites, puisque la récompense du ciel répond aux mérites de la vie. Or, d'après la commune opinion des Pères, cette céleste récompense se mesure à la charité, de telle sorte que plus la charité a été grande, plus magnifique est la récompense. Voilà qui est bien propre à consoler les pauvres et les ignorants. Quoiqu'ils soient dépourvus de fortune et de science, et qu'ils ne fassent rien de remarquable, cependant si, dans la place obscure où la providence les a mis, ils se livrent à la contemplation et à l'amour de la beauté divine, et qu'ils fassent chaque jour de nouveaux progrès dans la charité, ils recevront dans le ciel une plus grande gloire que ceux qui seront sortis de cette vie après avoir accompli des oeuvres de piété aussi éclatantes que nombreuses, mais avec une charité moindre. L'évangile de ce jour est la preuve de cette vérité. Marthe servait notre Seigneur et ses disciples, tandis que Marie, libre de ce soin, et tout entière à son amour, demeurait suspendue aux lèvres du Sauveur, dont elle recueillait les instructions. Le divin Maître, dans la comparaison établit entre ces deux sœurs, préfère l'office de Marie paisiblement assise à ses pieds à celui de Marthe qui se donnait beaucoup de mouvement: « Marthe, Marthe, dit le Sauveur, vous vous empressiez et vous troublez dans le soin de beaucoup de choses; cependant une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. » — Nous apprenons en outre de l'Apôtre que la céleste récompense doit être le prix, non-seulement de la charité, mais aussi des travaux dont la piété aura été le mobile. « Chacun, dit-il, recevra sa récompense particulière, selon son travail (I Cor. III, 8). » C'est pour cette raison que nous proclamons insigne la gloire des martyrs, parce qu'ils ont enduré les plus grands travaux pour Jésus-Christ. Puis donc que la grandeur de la récompense céleste se mesure à la charité et aux travaux, voyons quels ont été la charité et les travaux de la très-sainte Vierge.

Pour ce qui est de sa charité, qui pourrait, je ne dis pas seulement parmi les hommes, mais même parmi les anges, en exprimer la perfection? De même que l'abondance des eaux d'une rivière est en proportion de la source qui les fournit, ainsi la charité répond à la grandeur de la grâce d'où elle découle. Or, la très-sainte Vierge a été remplie de grâce avant sa naissance. Quand l'ange la salua, il la proclama pleine de grâce, et lorsque, le Saint-Esprit survenant en elle, elle conçut le Fils de Dieu, une plénitude de grâce beaucoup plus grande fut répandue dans son âme. Au jour de la Pentecôte, on ne peut douter qu'elle n'ait reçu une abondance de grâce plus considérable que les apôtres avec lesquels elle priait dans le cénacle. Mais pourquoi

poursuivre ce détail, lorsqu'il est certain que, pendant la durée de sa longue vie, la sainte Vierge n'a fait aucune action, n'a dit aucune parole, n'a formé aucune pensée qui ne lui ait mérité une augmentation de grâce. Quelle charité donc devait découler de cette source féconde et intarissable? Il faut ajouter en outre que la vie tout entière de Marie se passa dans la société familière de son Fils bien-aimé, et qu'elle ne le vit jamais sans que son coeur fût embrasé des flammes du plus ardent amour. Voilà ce que je voulais vous dire brièvement de la charité de la très-sainte Vierge; énumérons maintenant ses épreuves.

La première de ces épreuves, la première de ces douleurs fut la prophétie de Siméon, qui lui dit en parlant de son Fils: « Cet Enfant a été établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être en butte à la contradiction; et votre âme même sera transpercée d'un glaive. » Dès ce moment, ce glaive demeura enfoncé



dans le coeur si pur et si aimant de la très-sainte Vierge. S'il est vrai que l'intensité de la douleur est proportionnée à la grandeur de l'amour, de quelle douleur cette tendre mère ne fut-elle pas blessée, lorsqu'elle connut par la prédiction de Siméon les souffrances et les tourments réservés à son Fils? Une seconde épreuve pour Marie, fut d'être obligée de fuir en Egypte et d'habiter parmi des hommes dont les iniquités étaient un supplice pour son âme. Saint Paul se sentait ému et comme irrité en lui-même, en voyant la ville d'Athènes, esclave de l'idolâtrie; quelle douleur donc devait déchirer le coeur de la très-sainte Vierge, lorsqu'elle voyait des hommes créés à l'image de Dieu, adorer toutes sortes de reptiles et d'insectes?

Une autre douleur, une incomparable douleur pour Marie, ce fut, lorsqu'au pied de la croix, elle contempla son Fils, le corps déchiré, les membres rompus, le dos meurtri par les coups, la tête couronnée d'épines, les pieds et les mains percés de clous, le côté ouvert et le corps affaissé sous son propre poids. On ne peut douter que le tendre coeur de Marie ne fût attaché à la croix avec Jésus, de sorte que tout ce que le Fils souffrait dans son corps, sa mère le ressentait dans son âme. Avec Jésus donc Marie fut chargée de liens, souffletée, rassasiée d'opprobres, brisée de coups, couronnée d'épines, attachée à la croix, abreuvée de

fiel et de vinaigre. Quelle douleur! Il faut renoncer à en exprimer l'amertume et la violence. Je ne puis assez admirer ici, mes frères, le dessein de la divine sagesse. Notre Seigneur aurait pu aisément boire le calice amer de sa passion à l'insu ou en l'absence de sa mère; cependant il voulut qu'elle assistât à son supplice, qu'elle fût le témoin de ses immenses douleurs et qu'elle y prit part. On raconte qu'un grand personnage, en proie à un ulcère dont il souffrait beaucoup, ayant résolu sur l'avis des médecins de recourir aux cautérisations les plus énergiques, eut soin que l'opération se fit à l'insu de son épouse, afin d'épargner à celle qu'il chérissait la vue de ce cruel spectacle. Et vous, Seigneur Jésus, vous qui chérissez si tendrement votre Mère, qu'après votre Père, il n'est rien ni sur la terre ni dans le ciel que vous aimiez davantage, comment se fait-il que vous ayez voulu qu'elle fût témoin de vos souffrances et qu'elle y prît une si grande part? Quel est l'homme assez peu versé dans les choses de Dieu, pour croire que c'est là un événement fortuit, et non un dessein particulier de la divine sagesse? Or, ce dessein, le voici. Dieu a voulu que le mérite d'une charité et d'une patience à toute épreuve (le plus agréable à ses yeux) ne manquât pas à Marie, la plus sainte entre tous les saints. Si vous me demandez maintenant pourquoi Dieu, qui a pour les hommes tant d'amour, se plaît au spectacle de leurs larmes et de leurs douleurs, je vous répondrai que ce ne sont point nos souffrances qui réjouissent son cœur, mais notre foi en lui, notre charité, notre patience, vertus que rien n'éprouve et ne perfectionne autant que les peines et les difficultés. Aussi Dieu se plaît-il à exercer en cette vie par les plus grandes souffrances les âmes qui lui sont particulièrement chères, parce que la souffrance bien acceptée est le témoignage le plus certain d'une vertu éprouvée et parfaite. Il ne faut donc pas nous étonner, chrétiens, que le Fils de Dieu, qui avait pour sa Mère un si grand amour, ait voulu qu'elle ne fût pas privée de cette vertu qui devait être pour elle un titre de gloire impérissable.

La dernière épreuve de la très-sainte Vierge fut de rester si longtemps en ce monde, après l'ascension de son divin Fils dans le ciel. Comment exprimer dignement sa douleur? Si la mère de Tobie ne cessait de pleurer l'absence de son fils; si l'apôtre saint Paul avait un si vif désir de contempler le Sauveur Jésus, objet de son ardent amour, qu'il souhaitait être dégagé des liens du corps, pour jouir de sa présence; si David a pu dire: « Comme le cerf soupire après les sources d'eaux, de même mon cœur soupire vers vous, ô mon Dieu; » si l'on a dit avec vérité de tous les saints qu'ils désiraient la mort et supportaient la vie, que faut-il penser des sentiments de la sainte Vierge? Quels désirs n'éprouvait-elle pas de contempler son divin Fils, elle qui était embrasée pour lui d'un si ardent amour? On raconte d'un ami fidèle de Jésus qu'il était si désireux de mourir, pour jouir de la vue de son bien-aimé, qu'il assistait souvent aux funérailles des morts, prenant plaisir à ce

spectacle, par la pensée que la mort devait un jour venir combler ses vœux. La bienheureuse Catherine de Sienne était dévorée d'un si vif désir de voir son céleste Epoux, qu'elle lui fit un jour cette prière, avec une abondante quantité de larmes et une grande amertume de coeur: Mon très-doux et bien-aimé Seigneur, pourquoi, je vous prie, me laisser si longtemps privée de l'ineffable suavité de vos embrassements? Cette vie n'a plus de charmes pour moi; c'est vous seul que je désire, vous seul que je cherche, vous seul que j'aime. Pourquoi donc ce corps méprisable me tient-il séparée de cette suprême félicité? Ô vous, mon Seigneur, le plus clément de tous les maîtres, daignez, je vous en conjure, tirer mon âme de sa prison et moi de ce corps de mort. — Ma fille bien-aimée, lui répondit le Sauveur, pendant tout le temps que j'ai vécu parmi les hommes, je n'ai jamais accompli ma volonté, mais j'ai toujours fait la volonté de Celui qui m'a envoyé. Ainsi, quoique je fusse pressé d'un grand désir de célébrer la pâque avec mes disciples, et de consommer l'œuvre du salut des hommes, j'ai attendu humblement le moment fixé par mon Père. Il convient donc que vous agissiez de même, et que vous attendiez patiemment pour sortir de cette vie le temps que j'ai moi-même déterminé. Alors la sainte: Que votre volonté, ô très-aimé Seigneur, s'accomplisse en moi. Cependant souffrez que je vous adresse une petite prière, et ne confondez pas la face de votre servante. Puisqu'il ne m'est pas permis de jouir maintenant des délices de votre présence, je vous demande en grâce de jouir de vos amères douleurs. Je ne puis participer dans le ciel à vos joies; que, du moins, je participe sur la terre à vos souffrances.

Vous pouvez, mes frères, vous élever par ces exemples comme par autant de degrés jusqu'à comprendre les désirs de la très-sainte Vierge. Si le désir de contempler le bien-aimé et de jouir de sa présence est d'autant plus vif que la charité est plus grande, qui ne voit que Marie, dont la charité surpassait celle de tous les autres saints, devait être par là même embrasée d'un désir d'autant plus ardent de voir enfin son divin Fils? Il faut dire de plus que cette très-sainte Vierge, éclairée chaque jour de nouvelles lumières par la divine sagesse, n'ignorait pas sa dignité. L'ange, interprète de la vérité divine, ne l'avait-il pas proclamée bénie entre toutes les femmes? Elle-même, inspirée par le Saint-Esprit, n'avait-elle pas dit: « Celui qui est tout-puissant, a fait en moi de grandes choses; voici que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse? » Elle savait donc qu'elle était la mère d'un Dieu, et qu'elle devait par conséquent occuper dans le ciel une place d'autant plus élevée au-dessus de tous les anges et de tous les saints, que la gloire de la mère du Roi doit être de beaucoup supérieure à la gloire de ses ministres et de ses serviteurs. Elle savait tout cela, et elle était encore sur la terre! Comment dire ce qui se passait dans son âme en voyant que ce bonheur ineffable, après lequel elle soupirait avec

tant d'ardeur, était si longtemps différé? Le Sage n'a-t-il pas dit avec vérité que « l'espérance différée afflige l'âme? »

Toutefois la parfaite soumission de Marie venait adoucir sa douleur et conformer entièrement sa volonté à la volonté divine. Cette conformité était si grande dans la sainte Vierge, qu'il n'y avait absolument rien en elle qui fût en opposition avec la volonté de Dieu; elle était semblable à ces corps célestes qui obéissent à leurs moteurs sans le moindre retard, parce qu'il n'y a rien en eux qui contrarie cette impulsion. C'est pourquoi, lorsqu'en récitant l'Oraison dominicale, elle disait à Dieu: Que votre royaume arrive, elle se sentait pressée d'un vif désir de voir ce royaume céleste; mais lorsque tout aussitôt elle ajoutait ces autres paroles: Que votre volonté soit faite, elle soumettait pleinement ce désir à la divine volonté. Les uns ont appelé cette vertu, l'obéissance; les autres, l'abnégation de soi-même; ceux-ci, la résignation; ceux-là, enchérissant encore sur ces définitions, ont appelé cette disposition si parfaite d'un coeur docile, l'anéantissement de la volonté propre, afin de nous faire entendre par là que tout ce qui s'écarte tant soit peu en nous de la volonté divine, doit non-seulement être arraché de notre coeur, mais même, s'il était possible, réduit au néant. Ceux qui ont parlé ainsi, n'ont point prétendu dire que ce soit là ce que pratiquent ordinairement les hommes, mais les avertir que c'est là le but auquel ils doivent s'efforcer d'atteindre. Or, cette vertu beaucoup moins parfaite dans les autres saints, Marie l'a portée au degré le plus sublime. La volonté de la très-sainte Vierge était si étroitement unie à la volonté de Dieu, que ces deux volontés n'en faisaient pour ainsi dire qu'une seule. Aussi supportait-elle volontiers l'exil de cette vie, à ce point que si elle avait pu croire que Dieu voulait qu'elle restât en ce monde, jusqu'au jour du dernier jugement, elle n'aurait pas élevé la moindre objection. Cette obéissance si résignée et si généreuse de Marie n'empêchait pas cependant que l'épreuve de son long exil ne fût d'un grand mérite aux yeux de Dieu. Car si l'empressement et la promptitude de la volonté diminue l'amertume de la peine, loin de diminuer la grandeur de la récompense, elle ne fait au contraire que l'augmenter. «Dieu, dit l'Esprit-Saint, aime celui qui donne avec joie(II Cor. IX, 7). »





## - II -

Nous avons tâché d'expliquer les mérites de la sainte Vierge, voyons maintenant quelle fut sa récompense.

Si la grandeur de la récompense répond, comme nous l'avons dit plus haut, à la grandeur de la charité, qui pourrait dire quelle fut la récompense de Marie, dont la charité dépassa de si loin celle de tous les saints? Car, pour éviter sur ce point tout développement inutile, les saints aimèrent Dieu comme leur Maître et leur Seigneur; mais à aucun d'eux, comme à Marie, il ne fut donné de l'aimer comme son Fils. En outre, si, au témoignage de l'Apôtre (I Cor. III) « chacun recevra la rémunération qui lui est due selon son travail, » quelle ne sera pas celle de la sainte Vierge, qui a supporté tant d'épreuves avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ? Notre Seigneur dit à ses disciples: « Vous êtes demeurés avec moi dans mes tentations, et moi je vous prépare un royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume. » *Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis, et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum, ut edatis et bibatis super mensam meam in regno meo* (Luc. XXII, 29, 30). Et cependant ils n'avaient suivi que peu de temps leur divin Maître, et ils l'abandonnèrent honteusement pendant sa passion. Quel royaume sera donc préparé à celle qui suivit son Fils depuis sa naissance jusqu'à la croix, et eut le courage de se tenir debout au pied de cet instrument de supplice, où elle recueillit les dernières paroles de ce Fils bien-aimé, vit les ruisseaux de sang qui s'échappaient de ses blessures, et, comme sa mère véritable, prit part à ses ignominies? Si une couronne très-glorieuse est réservée dans le ciel aux martyrs, en est-il un dont le supplice soit comparable à celui de Marie? Aucun d'eux, en effet, n'était attaché à sa propre vie, autant que l'était la sainte Vierge à celle de son Fils; ayant aimé plus que tous les autres, elle a donc souffert aussi davantage. Ensuite, Salomon dit très-bien au livre des Proverbes: « L'accomplissement du désir est la joie de l'âme, » *Desiderium si compleatur, obleclat animam* (Prov, XIII, 19); et ailleurs: « Le désir qui s'accomplit est un arbre de vie, » *lignum vitae desiderium veniens* (ibid. vers. 12), si donc la sainte Vierge brûlait d'un si ardent désir de voir son Fils, de quelle joie ne fut-elle pas inondée lorsqu'il lui fut donné de contempler son visage, de le serrer dans ses bras, de le couvrir de baisers et de jouir de son aimable présence? De plus, si la grâce et la gloire sont entre elles dans une harmonie parfaite, en sorte que la grandeur de celle-ci réponde à l'abondance de celle-là, quelle ne sera pas la gloire de celle qui a reçu la plénitude de toutes les grâces? C'est la pensée de saint Bernard: « Autant, dit ce pieux docteur, Marie, sur la terre, a surpassé en grâce les autres hommes, autant dans le ciel elle les surpassera en gloire. » Enfin, si l'œil n'a

point vu, si l'oreille n'a pas entendu, si le coeur de l'homme n'a pas goûté ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment, que n'a-t-il pas préparé à celle qui l'a mis au monde?

C'est pourquoi, dit le même saint Bernard, il est impossible à l'homme de se représenter avec quelle gloire s'avance en ce jour la Reine du monde, avec quel empressement et quel amour toute la cour céleste vient au-devant d'elle, de quelle joie elle est remplie en voyant monter au ciel la Mère de son roi et de son souverain. Quelle allégresse ne firent pas éclater les chœurs des vierges lorsqu'ils aperçurent la Reine des vierges; les saints confesseurs, en contemplant la gloire de celle qu'ils s'étaient,



proposée pendant leur vie comme un modèle d'humilité, de pureté, de charité et de toutes les vertus; l'armée triomphante des martyrs, lorsqu'ils accueillirent dans leurs rangs joyeux cette compagne de leurs tourments, cette mère plus que martyre dans la passion de son Fils; les prophètes qui, remplis de l'Esprit-Saint, avaient annoncé ses grandeurs; les saints patriarches, ravis d'admiration en voyant leur fille s'élever si brillante et si heureuse aux demeures célestes! Mais ce fut surtout dans les rangs des esprits bienheureux qu'éclatèrent de pieux transports, en contemplant une nature mortelle élevée au-dessus des substances immortelles, une femme plus sainte et plus pure dans un corps de chair que les anges eux-mêmes qui sont de purs esprits. Ecoutez leurs cris d'admiration: « Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, tente remplie de délices et appuyée sur son bien-aimé? » *Quae est ista quae ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum?* (Cant. VIII, 5). « Quelle est celle-ci qui s'élève comme une petite vapeur de parfums, de myrrhe et d'encens, et de toutes sortes de poudres de senteur? » *Quae est ista, quae ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhae et thuris, et universi pulveris pigmentarii?* (Ibid. III, 6). « Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore à son lever, belle comme la lune, pure comme le soleil, » qui

l'environne d'une inaccessible lumière? *Quae est ista quae progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol* (Ibid. VI, 9). Ô souveraine, que vous approchez de près ce soleil! Il demeure en vous et vous en lui; vous le revêtez et il vous revêt; vous le revêtez d'une chair, matérielle, et il vous revêt de la gloire de sa majesté. Vous environnez d'un nuage le soleil, et il vous environne de ses rayons. Voilà ce que chantait les anges.

Que dirai-je du Fils de cette très-sainte et très-digne Mère? Quel visage joyeux et serein, quels divins embrassements il offre en ce jour à sa mère, qu'il élève au-dessus de toute créature et couronne d'une gloire en rapport avec une telle Mère et avec un tel Fils! Heureux sans doute ses baisers lorsque, petit enfant à la mamelle, il était porté sur le sein virginal de Marie; plus heureux mille fois ceux dont il la salue aujourd'hui, assis sur un trône à la droite de son Père? Mais quelle place va-t-il assigner à sa divine Mère? Bethsabée, après la mort de David, s'étant présentée dans le palais royal devant son fils Salomon, celui-ci s'avança à sa rencontre, et fit mettre à côté de son trône un trône pour sa mère. Si Salomon honora ainsi une mère adultère, de quelle gloire le Fils de Marie ne dut-il pas couronner une Mère vierge? Elevée au-dessus des saints, au-dessus de tous les chœurs des anges, elle prit glorieusement place en ce jour à la droite de son Fils, en répétant cette parole du Cantique: « J'ai trouvé celui qu'aime mon âme; je l'ai arrêté et ne le laisserai point aller. » *Inveni quem diligit anima mea; tenui min, nec dimittam* (Cant. III, 4).

### - III -

Mais à quoi nous servirait, mes frères, de proclamer la gloire de la sainte Vierge, si notre lâcheté nous empêchait d'y avoir part? Vous désirez donc, je pense, que nous vous parlions des degrés au moyen desquels nous pourrions nous élever à une gloire semblable. Ils sont nombreux, et nous en trouvons une figure dans la mystérieuse échelle de Jacob (Gen. XXVIII). Mais il en est un qui l'emporte sur tous les autres, c'est un désir, non froid et languissant, mais ardent et animé d'arriver à cette gloire: car ce désir nous porte à prendre les moyens nécessaires pour l'obtenir.

A merveille direz-vous; notre salut est maintenant assuré, car quel est l'homme qui n'aspire à cette suprême félicité, qui ne brûle du désir de la posséder? — Ah! mes frères, désabusez-vous. Plaise à Dieu que je sois un mauvais prophète; mais je m'imagine que c'est la plus petite partie des hommes qui est animée de ce désir. Et voici sur quoi j'appuie cette conjecture: «Celui-là, dit saint Augustin, désire vraiment et sincèrement l'héritage du

ciel, qui le préfère à ce qu'il y a de meilleur en ce monde, c'est-à-dire qui, s'il faut faire le sacrifice d'un patrimoine terrestre ou de quelque autre avantage du même genre, aime mieux perdre tout cela que l'espérance des biens célestes; un tel homme désire vraiment l'éternelle félicité. » Or, cette disposition est si loin d'être celle du commun des hommes, qu'on préfère à la céleste béatitude, non-seulement ce qu'il y a de meilleur dans la vie, mais même tout ce qu'il y a de plus vil et de plus abject. D'une part, chaque fois que nous commettons un péché mortel, nous perdons ce souverain bien; d'autre part, nous tombons dans



le péché pour les choses les plus frivoles et les plus vaines: n'est-ce pas préférer à ce royaume ce qu'il y a de plus vil? Et comment, si telle est notre conduite, pouvons-nous avancer que nous brûlons du désir du ciel?

Mais comme ce désordre a sa source dans un amour excessif des choses de la terre, c'est de cet amour que doit se dépouiller tout d'abord quiconque aspire à conquérir le ciel. Il détourne si puissamment des choses du ciel celui en qui il règne, qu'il ne lui laisse de désir et de pensée, d'aspiration et de goût que pour les jouissances charnelles et terrestres. « Où est votre trésor, dit Jésus-Christ, là est votre coeur, » c'est-à-dire votre sollicitude et votre affection. Tout homme qui veut monter au ciel par cette échelle de Jacob, dont nous avons parlé plus haut, doit donc commencer par chasser de son âme cet attachement immodéré aux choses terrestres. Cette échelle mystérieuse a beaucoup de degrés; mais le premier s'élève déjà au-dessus de la terre, ce qui nous montre que quiconque aspire à monter au ciel doit d'abord se séparer de la terre. Et gardons-nous de croire que ce premier pas soit seulement le commencement de la véritable sainteté, il en est une portion considérable. Voilà pourquoi Origène, donnant la signification du mot *sainteté*, qui se rencontre si souvent dans les saintes lettres, la trouve dans son étymologie grecque, *agios*, composé de *a* privatif, et de *gè terre*: un saint, dit-il, est un homme détaché de la terre, qui se donne tout entier à l'étude et à l'amour des choses divines. Les objets consacrés à Dieu, tels que les vases sacrés et autres choses semblables, sont soustraits à tout usage profane: de même ceux qui aspirent à la sainteté, doivent demeurer étrangers aux occupations et aux affaires terrestres. C'est ce que l'apôtre saint Pierre demande de nous avec instance lorsqu'il dit: « Je vous exhorte, mes bien-aimés, à vous abstenir, comme étrangers et voyageurs que vous êtes, des désirs charnels qui combattent contre l'âme. » *Charissimi, obsecro vos tanquam advenas et peregrinos abstinere vos a carnalibus desideriiis, quae militant adverses animam* (I Petr. II, 11). Aussi cet apôtre veut que nous vivions dans le monde, non comme des citoyens, mais comme des étrangers et des voyageurs; il nous défend d'y enfoncer les racines profondes des désirs charnels, qui nous attacheraient à la terre et nous feraient oublier qu'elle est pour nous un lieu de passage. C'est le propre d'un voyageur de tendre vers sa patrie, de se diriger de ce côté, d'y vivre par la pensée et le désir, de ne se fixer nulle part, et de regarder tous les lieux où il s'arrête comme des hôtelleries qu'il faut quitter aussitôt. Telle est aussi la conduite, telles sont les pensées de celui qui cherche le ciel comme sa patrie et se regarde ici-bas comme un étranger et un voyageur; il sait, comme le recommande l'Apôtre, qu'il n'a pas en ce monde de cité permanente, et il cherche celle qu'il doit habiter un jour (Hebr. XIII).

Le prophète Zacharie a exprimé sous une admirable figure la nécessité pour nous de ce pèlerinage spirituel. Après avoir annoncé qu'il sortirait de Jérusalem des eaux vives, dont la moitié se répandrait vers la mer d'Orient, et l'autre moitié vers la mer d'Occident (par ces eaux vives il entendait la grâce de l'Évangile, qui devait se répandre dans le monde entier), il ajoute: « Tous ceux qui seront restés de tous les peuples qui auront combattu contre Jérusalem, viendront chaque année pour adorer le Roi, le Seigneur des armées, et pour célébrer la fête des Tabernacles. Alors, si dans les maisons du pays il se trouve quelqu'un qui ne vienne point à Jérusalem adorer le Roi, le Seigneur des armées, la pluie du ciel ne tombera point sur lui (Zach. xiv, 16, 1 7). » Loi



étonnante, menace plus étonnante encore! Pourquoi le Seigneur renouvelle-t-il ici les fêtes et les cérémonies de la loi ancienne abrogées par la venue de Jésus-Christ? Et pourquoi, de toutes les solennités de l'ancienne loi, celle des tabernacles est-elle la seule qu'il choisisse pour

la rendre obligatoire? Il est évident que le Prophète veut élever nos pensées de la lettre qui tue à l'esprit qui vivifie. Or, la fête des Tabernacles avait été instituée pour rappeler aux enfants d'Israël les quarante années de leur pèlerinage, lorsque, étant sortis d'Egypte, ils errèrent dans le désert, habitant, non dans des maisons, mais dans des tentes (tabernacles), comme des voyageurs qui cherchent leur patrie. Cette fête, abrogée depuis longtemps, dans le sens littéral, avec les autres cérémonies de la loi ancienne, le Seigneur veut qu'elle soit, dans le sens spirituel, perpétuellement célébrée par les chrétiens. De même que les Israélites, pendant l'espace de quarante ans, se comportèrent comme des étrangers qui sont à la recherche de leur patrie, ainsi, tant que nous sommes revêtus d'une chair mortelle, regardons-nous en ce monde comme des voyageurs qui tendent, d'une course infatigable, vers la céleste patrie, comprenant que nous n'avons été créés et mis sur la terre que pour pratiquer la piété durant le court espace de la vie, pour rendre au Créateur et souverain Seigneur de toutes choses l'hommage et l'obéissance qui lui sont dus, et par ce moyen mériter de recevoir le trône de la félicité et de la paix éternelle. C'est afin que nous remplissions ce devoir que nous sommes au monde, que Dieu nous nourrit et nous conserve, qu'il nous fait entendre sa voix, soit qu'il nous parle extérieurement par son Eglise, soit qu'il nous parle intérieurement par ses bonnes inspirations, que le ciel et la terre, que le soleil et la lune, et les astres et les éléments sont mis au service de l'homme. Ceux qui se conduisent autrement, qui ne célèbrent point en esprit cette fête des Tabernacles, qui appliquent toutes leurs pensées et toute leur ardeur à la satisfaction des désirs terrestres, comme s'ils étaient ici-bas, non des étrangers, mais des citoyens, le Seigneur les menace de leur retirer la rosée du ciel, c'est-à-dire la grâce, qui seule rassasie l'âme, seule apaise sa soif, seule féconde la terre de notre coeur, et y fait germer les fruits de la vie éternelle. Cette peine est la plus grave qui puisse être infligée aux violateurs de cette loi; car, privé de cette rosée céleste, notre coeur, semblable à une terre aride et inculte, ne produit plus que des chardons et des épines que l'on jette au feu. Si le Seigneur nous recommande avec tant de force de nous regarder comme des étrangers et des voyageurs en ce monde, c'est qu'il sait combien nous sommes portés aux sentiments et aux pensées contraires. Nous réglons notre vie et nous nous attachons aux biens de la terre comme si nous étions nés uniquement pour la vie présente, comme si nous n'avions rien à attendre de la mort, comme si ni jugement, ni récompense, ni châtement ne devait la suivre. Nous vivons, selon l'expression du Prophète, dans la terre de l'oubli: « Vos merveilles, dit-il, seront-elles connues dans les ténèbres, et votre justice dans la terre de l'oubli? » *Numquid cognoscentur in tenebris mirabilia tua, et justitia tua in terra oblivionis* (Ps LXXXVII, 13).? Qu'entend-il par la terre de l'oubli? On connaît la fable, imaginée par les poètes, qui



supposait à l'entrée de l'enfer un fleuve appelé Léthé, dont les eaux avaient la vertu de faire perdre tout souvenir de leur vie passée aux âmes qui s'en abreuvaient. L'ennemi du genre humain a des eaux semblables qu'il offre aux hommes du siècle pour égarer leur intelligence et leur inspirer l'oubli d'eux-mêmes, c'est-à-dire de la fin pour laquelle Dieu leur a donné l'existence, et des moyens nécessaires pour atteindre cette fin. Voilà pourquoi le Prophète dit qu'ils habitent « dans la terre de l'oubli. » Vous donc, mon frère, qui n'avez jamais, durant toute votre vie, pensé sérieusement à Dieu, à votre âme, à votre salut, qui n'êtes jamais rentré en vous-même pour vous adresser ces questions: Qui m'a créé, et quel est le but de ma vie? Qu'ai-je fait jusqu'à présent? A quoi ai-je employé ma vie et mes années? Quelle fin m'attend, quel sera mon sort après cette vie? Vous, dis-je, qui n'avez jamais réfléchi à ces graves sujets, vous demeurez dans la terre de l'oubli, où les merveilles de Dieu et la justice de ses préceptes ne sont pas connues. Mais voici le châtement qui vous est réservé: « Comme vous avez oublié la loi de votre Dieu, dit le Prophète, j'oublierai aussi vos enfants. » *Oblita es legis Dei tui, obliviscar filiorum tuorum et ego* (Ose. IV, 6). « Celui qui veut ignorer, dit encore saint Paul, sera ignoré lui-même. » *Si quis ignorat, ignorabitur* (I Cor. XIV, 38). Vous délaissez Dieu, il vous délaissera, et lorsque vous frapperez à la porte du ciel, vous entendrez cette désolante réponse: « En vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas. » Ceux qui habitent ainsi dans la terre de l'oubli ne célèbrent point la fête des Tabernacles; ils se conduisent en ce monde, non comme des étrangers et des voyageurs, mais comme des citoyens; oubliant les biens futurs, ils n'ont à la pensée, ils ne désirent, ils ne poursuivent que les choses présentes.

Quelqu'un me dira peut-être: Comment se peut-il faire que je préfère des choses invisibles aux choses visibles que j'ai continuellement sous les yeux, dont la beauté me réjouit, et qui entretiennent ma vie, tandis que ni mes yeux n'aperçoivent les choses spirituelles, ni mes mains ne les touchent, ni aucun de mes sens ne les saisit? Sans doute les choses spirituelles et invisibles sont beaucoup plus excellentes et plus divines que les choses visibles, mais comment les aimer lorsqu'on ne les perçoit en aucune manière?

Nous répondons d'abord que ce qui est impossible à nos seules forces devient possible avec le secours de la grâce, que Jésus-Christ répand dans les âmes fidèles. C'est ce qui nous est figuré par le champ du potier acheté pour la sépulture des étrangers avec l'argent qui fut le prix du sang du Sauveur. Qu'est-ce que la sépulture, si ce n'est le lieu de la mort et du repos? Eh bien! avec le prix et le mérite du sang de Jésus a été acheté un lieu de sépulture où reposent les étrangers spirituels, où vivent avec Dieu seul ceux qui sont morts au monde et comme ensevelis. Ceux-là sont morts au monde qui ne se laissent ni

exalter par les succès, ni abattre par les revers, ni enfler par les honneurs, ni émouvoir par les injustices, mais qui s'efforcent de conserver une âme égale dans l'une et l'autre fortune. De cette mort spirituelle naît pour l'âme un tranquille repos, que ni la prospérité ni l'adversité ne sauraient troubler. Car celui qui a renoncé à l'amour des biens terrestres n'a plus de raison pour se réjouir de leur accroissement, pour s'attrister de leur perte. Véritable étranger en ce monde, il repose dans la sépulture des étrangers, que lui a procurée le prix du sang de Jésus-Christ. Tel est le premier secours que le Fils unique de Dieu nous accorde pour nous aider à être ici-bas comme des étrangers.

Sa bienheureuse Mère nous aidera aussi par sa continuelle intercession; elle est, dit saint Bernard, notre médiatrice auprès du Fils, comme le Fils est notre médiateur auprès du Père. Lorsqu'elle se rappelle que c'est à cause des pécheurs que le Verbe divin s'est revêtu de notre chair, comment ne porterait-elle pas le plus tendre intérêt à



ceux qui furent pour elle l'occasion de tant de gloire? En outre, l'amour de la sainte Vierge pour Dieu étant tel que nous l'avons dit plus haut, il est impossible qu'elle n'ait pas aussi une extrême charité pour les hommes créés à l'image de Dieu, et que, pour l'amour même de Dieu, elle n'aime pas en eux quelque chose de divin. C'est ce qui nous est mystiquement représenté par le lit que le prophète Ezéchiel aperçut à l'entrée de la porte orientale

dans le temple merveilleux décrit au chapitre XL<sup>o</sup> de son livre. Ce lit, dit saint Grégoire, désigne la charité, où, comme sur un lit spirituel, l'Époux céleste prend son repos. Car « Dieu est charité; et celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu et Dieu en lui. » *Deus charitas est; et qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo.* Ce lit de la charité a une largeur égale à sa longueur, parce que, autant la charité s'étend du côté de Dieu, autant elle s'étend du côté du prochain. Quel amour la bienheureuse Vierge n'eut-elle donc pas pour les hommes, les compagnons de sa nature, elle qui brûlait pour Dieu d'un amour si ardent? Et quelles grâces n'obtiendra-t-elle pas à ceux qui l'implorèrent humblement, elle qui est tout à la fois la mère de la miséricorde et la mère du juge? Mère de la miséricorde, elle intercédait en notre faveur, mère du juge, sa prière sera exaucée.

Un moyen très-efficace pour obtenir sa protection, c'est de réciter chaque jour avec une grande piété le *Psautier de la Vierge*, qui renferme toute sa vie et celle de son Fils. Cette pratique de dévotion nous méritera les bonnes grâces de l'un et de l'autre, je veux dire du Fils et de la Mère. Il est certain qu'il n'existe aucune formule de prière, aucun exercice de piété auquel les souverains pontifes aient accordé autant de faveurs, et ces faveurs, le pape Pie V les a de nos jours, non-seulement confirmées, mais augmentées. Il est certain encore qu'aucune pratique n'est plus propre à aider notre âme à s'élever à la connaissance de la divinité. En effet, tant que nous sommes renfermés dans la prison de notre corps, nous ne pouvons connaître Dieu que par ses oeuvres et ses bienfaits; or, parmi les oeuvres et les bienfaits de Dieu, l'incarnation et la passion de notre Seigneur Jésus-Christ tiennent le premier rang, et ce sont ces mystères que méditent ceux qui récitent le *Psautier de la vierge*. Ils remplissent l'office de Marie, qui, assise aux pieds du Sauveur, écoutait ses paroles et recueillait de sa bouche les célestes mystères qu'il lui expliquait. Cet office, Jésus le préféra à celui de Marthe, quelque louable qu'il fût. « Marie, dit-il, a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. » Voici comment saint Bernard s'exprime à ce sujet : « Il faut choisir la vie de Marie, il faut supporter celle de Marthe. Certes, une vie où l'on converse toujours avec Dieu, où on le contemple toujours, est digne d'envie; mais l'autre, quand l'obéissance l'impose, quand la nécessité de la vie la réclame, doit être supportée avec patience. Le contentement et la joie appartiennent à la première, la patience à la seconde. »

Vous me direz peut-être: Cette vie convient plutôt à ceux qui, renfermés dans des monastères, et débarrassés du soin importun des affaires du siècle, peuvent se livrer tout entier à la contemplation des choses divines. Oui, sans doute; il se rencontre cependant au milieu du monde des âmes que l'Esprit-Saint aide à mener cette vie céleste. Telle fut cette sainte femme, dont saint Jérôme dit qu'elle trouva la solitude

des moines au milieu de l'agitation des villes. Ajoutez que les hommes mêmes que la charité ou la nécessité engage dans le soin des affaires, ne doivent pas être tout-à-fait étrangers à la divine contemplation. Car la prière est comme une partie de la contemplation, et elle doit être familière à tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ. Comment, sans son secours, un homme du monde, environné de tant de pièges et de dangers, assiégé par tant d'ennemis et de tentations, pourra-t-il marcher en sûreté? Ainsi l'amour de la prière est un devoir pour les religieux à cause de leur profession; pour les hommes du siècle, à cause des dangers qu'ils courent; pour les premiers, afin qu'ils deviennent plus saints de jour en jour; pour les seconds, afin que les occasions ne les rendent pas plus mauvais; pour les uns enfin, afin qu'ils arrivent à la perfection de la vie monastique; pour les autres, afin qu'ils ne perdent point l'innocence de la vie chrétienne. D'où nous pouvons comprendre que Marthe a besoin du secours et de la société de Marie; elle-même en fait l'aveu, lorsqu'elle demande à sa sœur de venir à son aide. Ni la prière ne doit manquer à l'action, ni, si la charité ou la nécessité le demande, l'action à la contemplation: ce sont deux sœurs qui se prêtent une mutuelle assistance, de telle sorte que la prière ne soit pas stérile et vaine, et que l'action, privée de l'onction et de la consolation de la prière, ne soit pas aride et pénible.



Soutenus par ces deux ailes, nous prendrons facilement notre essor, mes frères, et nous nous élèverons jusqu'à la céleste patrie, où, parmi les joies sans nombre promises aux serviteurs fidèles, nous goûterons celle de nous trouver éternellement dans la société de la vierge Marie. Daigne nous en faire la grâce notre Seigneur Jésus-Christ, qui est béni aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.



**2015**